

T 715

MOITIÉ DE COQ

18

Le Mi-jollet

C'était une fois deux femmes qui avaient un coq pour elles deux. Un jour, elles se sont fâchées et puis il y en a une qui a voulu partager le coq et puis elle mangea sa part. Mais l'autre garda sa part.

Un matin, le *mi-jollet* est parti chercher sa vie ; il grattait sur le fumier : il y trouva une bourse de trois cents francs, et puis il croyait en y retrouver une autre. Il alla chercher un aiguillon et grattait et *chiffounait* si bien que sa maîtresse l'appelait pour le faire déjeuner. Mais il était si bien occupé qu'il n'y alla pas tout de suite.

Il vient à y passer un vieux pauvre qui lui demanda ce qu'il faisait là. Le mi-jollet lui [dit] :

— J'ai trouvé une bourse de cent écus ; je cherche si j'en retrouverai une autre.

Le vieux pauvre lui dit :

— Tiens, c'est ma bourse que j'ai perdue, la nuit *derrière*, car j'ai couché dans cette grange.

Le mi-jollet, pas si incrédule¹ que ça, lui donne la bourse et lui [dit] :

— Eh bien ! [2] si c'est ta bourse, tiens, là voilà !

Il grattait toujours, mais il se lassa et se découragea car il n'en retrouvait pas. Le voilà parti chez sa maîtresse pour déjeuner. Elle lui dit :

— Qu'est-ce donc que tu faisais là-bas sur le fumier ?

— Ah ! j'ai trouvé une bourse de cent écus ; je cherchais pour en retrouver une autre.

— Et où elle est cette bourse, que tu me la donnes pas ?

— Ah ! maîtresse, il y est passé un vieux qui m'a dit que c'était la sienne. Je lui ai donné.

— Dépêche-toi d'aller la rechercher ; si tu ne me la rapportes pas, je vais [te] tuer.

Le voilà parti, il marche. Quand il *est eu* bien loin, il voit une fouine. Il ne savait pas comment faire. Y [se] dit : « Si je passe *pour* vers elle, elle me va manger. Tant pis, si elle me mange, je vas toujours marcher. »

Quand il *est eu* arrivé vers elle, elle lui dit :

— Bonjour, compère le mi-jollet, où donc que tu vas pour là ?

— Ah ! je *n'y sais* pas ; j'ai trouvé une bourse de cent écus hier. Et puis, il y est passé un vieux qui m'a dit que c'était la sienne. Et puis je lui ai donnée. Ma maîtresse me la renvoie chercher. Si tu veux, viens donc avec moi. *J'y allerons* bien *tout même*.

Les voilà partis. Quand ils furent un peu loin, la fouine dit :

— Oh ! que je suis lasse ! Je ne peux plus marcher.

— Eh bien ! fourre-toi donc [dans] mon corps.

¹ À la place de : *crédule*.

Voilà quelle se fourre [et] voilà le mi-jollet parti. Quand il a été un peu plus loin, il rencontre un renard :

— Bonjour, compère le renard.

— Bonjour, compère le mi-jollet avec la fouine dans ton corps.

— Tiens, moi j'ai une fouine dans mon corps ? Tu vois bien que je pourrais [pas] la porter.

— Oh ! *j'y sais bien* que tu as la fouine dans ton corps, mais dis-moi donc où tu vas ?

— [Je] vas là-bas dans ce domaine que tu vois. Si tu veux, viens [3] avec moi, tu me rendras un bon service.

— Oh ! tu vois bien que c'est trop loin ; et puis les chiens me *galoperaient*, les chasseurs me tueraient peut-être bien !

— Ça fait rien, viens donc quand même !

Les voilà partis. Quand ils *sont eu* bien loin, le renard dit :

— Je ne veux pas aller plus loin, je suis trop las, je ne peux plus marcher. Et puis si les chiens me galopaient, je serais de bonne heure pris.

— Eh bien ! fourre-toi dans mon corps, vers la fouine.

Voilà qu'il s'y fourre. Le mi-jollet était las, mais il marchait toujours. Quand il fut bien loin, il rencontra le loup.

— Bonjour, compère le loup.

— Bonjour, compère le mi-jollet avec le renard, la fouine dans ton corps.

— Tiens, *qu'est-ce que* donc qui t'a dit ça ?

— Rien, mais ça ne fait rien, j'y sais bien. Eh bien ! où donc tu vas ?

— Ah ! je vas dans le domaine, là-bas, chercher ma bourse. Si tu veux venir avec moi, tu vas me rendre un grand service.

— Oh non ! les maîtres m'ont déjà galopé.

— Ça ne fait rien. Viens donc un petit bout de chemin avec moi.

Le loup se décida tout [de] même. Les voilà partis. Ils marchent. Quand ils furent un peu loin, le loup dit :

— Je ne vas plus loin. Je suis trop las, je vais me coucher là à l'ombre pour me reposer.

Le mi-jollet lui dit :

— Viens donc, tu vas bien marcher encore un petit peu.

— Oh non !, je suis trop las !

— Hé bien ! *enfouire-toi* dans mon corps, vers le renard et la fouine.

Voilà qu'il s'y fourre [et] voilà le mi-jollet parti. Il marche. Quand il a été bien loin, il rencontre une rivière qui descendait.

— Bonjour, commère la rivière.

— Bonjour, compère le mi-jollet avec le loup, le renard et la fouine dans ton corps.

— Tiens, qui donc qui t'a dit cela ? Tu [4] sais bien que je ne pourrais pas les porter et puis qu'ils ne pourraient y tenir.

— Oh ! ça ne fait rien, je sais bien que tu les as tous trois ; mais en causant, je vois que tu es tout triste. Où tu vas donc ?

— Ah ! je vas dans ce domaine chercher ma bourse. Si tu [veux] venir avec moi, tu vas me rendre un grand service.

— Ah ! j'essayerais bien, mais ce n'est pas sûr que j'y puisse y arriver, comme ça monte !

Les voilà partis. Mais comme ça montait, la rivière ne put pas marcher. Le mi-jollet la fait entrer dans son corps et il continue à marcher.

Quand il arriva dans la cour, la servante qui était sur la porte courut y dire à sa maîtresse :

— Voilà le mi-jollet qui vient chercher sa bourse. *Quoi que* nous allons donc en faire ?

— Nous allons toutes mettre nos volailles dans le même toit, et puis nous allons l'y faire coucher². Toutes les volailles vont le frapper à coup de bec, il sera bientôt mort.

Justement, quand il fut au poulailler, voilà les poules, les coqs, les dindes [qui le frappent] à coups de bec !

Il n'en pouvait plus. Le mi-jollet dit à la fouine :

— Fouine, sors de mon corps, nous sommes tous perdus !

La fouine sort ; elle tua toute la volaille. Ensuite, le mi-jollet la fit rentrer.

Le lendemain, la servante alla ouvrir la porte, plus matin que de coutume. Elle était [pressée] de savoir si le mi-jollet était mort, mais quand elle ouvrit la porte, le mi-jollet se mit à chanter. Elle fut bien surprise de voir toute la volaille [morte]. Elle courut y dire à la maîtresse. Elle dit :

— Quoi donc nous [allons] [5] faire ?

— On le fera coucher, cette nuit, vers les cochons gras. Ils vont bien nous en débarrasser.

Quand [il] fut vers les cochons, ils auraient eu bientôt fait de le tuer. Le mi-jollet appela le loup :

— Loup, sors de mon corps, nous sommes tous perdus !

Le loup sort ; il tua tous les cochons.

Le lendemain matin, le porcher alla lâcher les cochons. Il les vit, tous étendus. Il courut y dire à la maîtresse. Elle s'écria en disant :

— Que nous avons de malheurs !

La servante lui dit :

— Il ne faut pas tant vous tourmenter : on le fera coucher cette nuit vers les bœufs. À coup de pieds, à coup de cornes, ils vont bien le tuer.

Quand il fut à l'écurie vers les bœufs, il appela le loup, le renard en leur disant :

— Sortez vite de mon corps, nous sommes tous perdus.

Voilà le loup [et le renard³] sur les bœufs. Il eurent] bientôt fait de les tous tuer.

Le lendemain matin, le domestique alla donner à manger aux bœufs. En entrant dans l'écurie, il vit tous les bœufs étendus sur la litière. Il courut le dire au maître :

— Mon pauvre maître, tous vos bœufs sont morts, mais le mi-jollet n'est pas mort.

Le maître dit :

— Quoi donc faire de ce mi-jollet ? Ce soir, on le mettra coucher vers les chevaux. Peut-être qu'ils le pourront tuer ?

Le soir arrive. Il mène le mi-jollet vers les chevaux. Quand les chevaux ont vu le mi-jollet, ils se jetaient [sur lui] à coups de pieds, à coups de tête. Le mi-jollet ne savait plus où se mettre. Tout à coup, il appela le loup :

— Loup, sors vite de mon corps, nous sommes tous perdus.

Le loup sort : il a tout tué les chevaux. Le lendemain matin, le charretier croyait *de* trouver le mi-jollet mort. En ouvrant la porte, le mi-jollet se mit à chanter et [5] le charretier entra dans l'écurie. Il vit tous ses chevaux morts. Il alla bien vite le dire à la maison. Ils étaient tous bien désolés. Ils dirent :

— Il faut que nous tâchions de le prendre. On le mettra dans le four avec beaucoup de paille, on le fera brûler.

² Ici commence la partie écrite par François Briffault.

³ François B. a oublié le renard.

Justement, ils prirent le mi-jollet, le mirent dans le four. La servante alluma le feu. La fumée, la flamme arrivaient vers le mi-jollet, quand il pensa à la rivière. Il cria :

— Rivière, sors de mon corps, nous sommes tous perdus !

La rivière sort : la voilà écartée partout. La maison fut bientôt pleine d'eau. Elle entraînait tout le mobilier, les chaises, les lits. Le monde n'y pouvait plus rien. Le maître dit au mi-jollet :

— Ôte ta rivière ; je vais te rendre ta bourse de cent écus.

Le mi-jollet l'ôtat. La rivière sortit du four. On lui rendit sa bourse ; il la compta pour savoir s'il ne le trompait pas et il retourna vers sa maîtresse.

Écrit à la plume [à Montigny-aux-Amognes] s.d. par [Pierre et François Briffault], [É.C. : Pierre, né le 09/11/1867 ; François, né le 05/10/1862, enfants de Pierre Briffault, domestique, puis fermier et propriétaire, né le 20/01/1816 à Saint-Sulpice et de Louise Chaumereuil, née le 26/03/1827 à Montigny ; Pierre s'est marié à Paris 3^{ème} arr. le 14/6/1898 avec Marie-Élise Tartat, née à Lormes, le 12/04/1867 ; François, sculpteur a exposé ses œuvres au Salon des Champs-Élysées à Paris de 1890 à 1895]. Titre original : Conte du mi-jollet⁴. Arch. Nièvre, Ms 55/3, Cahier Montigny/4, p. 8-13.

Marque de transcription de P. Delarue.

Publié par G. Delarue, RCPN, p. 92-97.

Catalogue, II, n° 18, version A, p. 677.

Texte publié par G.Delarue

Le Mijolet⁵

C'était une fois deux femmes qui avaient un coq pour elles deux. Un jour, elles se sont fâchées et il y en a une qui a voulu partager le coq. Elle mangea sa part et l'autre garda la sienne.

Un matin, le mijolet était parti chercher sa vie. Il grattait sur le fumier et y trouva une bourse de trois cents francs. Il croyait en retrouver une autre, aussi il alla chercher un aiguillon et il grattait et chiffonnait si bien qu'il n'entendit pas sa maîtresse qui l'appelait pour le faire déjeuner. Il était si occupé qu'il n'y alla pas tout de suite.

Il vint à passer un vieux pauvre qui lui demanda ce qu'il faisait là. Le mijolet répondit :

— J'ai trouvé une bourse de cent écus et je cherche si j'en trouverai une autre.

Le vieux pauvre lui dit :

⁴ Millien a noté au dessus de cette version : Quartille de jau, au crayon gras..

⁵ Peut-être aurait-il fallu écrire mijoulet car, en Nivernais, un *jau*, c'est un coq. Le mijolet est donc la moitié d'un coq.

— Tiens, c'est ma bourse que j'ai perdue la nuit dernière car j'ai couché dans cette grange.

Le mijolet, pas si incrédule que ça, lui donne la bourse en disant :

— Eh bien ! si c'est ta bourse, la voilà !

Il grattait et chiffonnait toujours, mais il se lassa et se découragea car il n'en retrouvait pas d'autre. Le voilà parti chez sa maîtresse pour déjeuner. Elle lui dit :

— Qu'est-ce donc que tu faisais là-bas sur le fumier ?

— Ah ! j'ai trouvé une bourse de cent écus ! Je cherchais pour en retrouver une autre.

— Et où est-elle cette bourse, que tu me la donnes pas ?

— Ah ! maîtresse, il est passé un vieux qui m'a dit que c'était la sienne ! Je lui ai donné !

— Dépêche-toi d'aller la rechercher ! Si tu ne me la rapportes pas, je vais te tuer.

Le voilà parti, marche, marche... quand il *est eu* bien loin, il voit une fouine. Il ne savait pas comment faire. Y se dit : « Si je passe *pour vers* elle, elle va me manger. Tant pis si elle me mange, je vas toujours marcher. »

Quand il *est eu* arrivé vers elle, elle lui dit :

— Bonjour, compère le mijolet, où donc tu vas par là ?

— Ah ! je n'y sais pas. J'ai trouvé une bourse de cent écus. Il est passé un vieux qui m'a dit que c'était la sienne et je lui ai donné. Ma maîtresse me la renvoie chercher. Si tu veux, viens donc avec moi.

— *J'y allerons bien* tout de même.

Les voilà partis. Quand ils furent un peu loin, la fouine dit :

— Oh ! que je suis lasse, je ne peux plus marcher !

— Eh bien ! fourre-toi dans mon corps.

Voilà qu'elle s'y fourre et voilà le mijolet parti. Quand il a été un peu plus loin, il rencontre un renard :

— Bonjour, compère le renard.

— Bonjour, compère le mijolet avec la fouine dans le corps.

— Tiens, moi j'ai une fouine dans le corps ? Tu vois bien que je ne pourrais la porter !

— Oh ! je sais bien que tu as une fouine dans ton corps ! Mais dis-moi donc où tu vas.

— Je vas là-bas dans le domaine que tu vois. Si tu veux venir avec moi, tu me rendras un grand service.

— Oh ! tu vois bien que c'est trop loin. Et puis les chiens me galoperaient et les chasseurs me tueraient peut-être.

— Ça ne fait rien, viens donc quand même.

Les voilà partis. Quand ils *sont eus* bien loin, le renard dit :

— Je ne veux pas aller plus loin, je suis trop las. Et puis, si les chiens me galopaient, je serais de bonne heure pris.

— Eh bien ! fourre-toi dans mon corps, vers la fouine.

Voilà qu'il s'y fourre. Le mijolet était las, mais il marchait toujours. Quand il fut bien loin, il rencontra le loup :

— Bonjour, compère le loup.

— Bonjour, compère le mijolet avec le renard et la fouine dans ton corps.

— Tiens, qu'est-ce donc qui t'a dit ça ?

— Personne, mais ça ne fait rien, *j'y sais* bien ! Eh bien ! où donc tu vas ?

— Je vais dans le domaine là-bas chercher ma bourse, si tu veux venir avec moi, tu me rendras un grand service.

— Oh non ! les maîtres m'ont déjà galopé.

— Ça ne fait rien, viens donc un petit bout de chemin avec moi.

Le loup se décida tout de même et les voilà partis, marche, marche...

Quand ils furent un plus loin, le loup dit :

— Je ne vas pas plus loin, je suis trop las. Je vais me coucher là à l'ombre pour me reposer.

Le mijolet lui dit :

— Viens donc, tu vas bien marcher encore un petit peu !

— Oh non ! je suis trop las !

— Eh bien ! fourre-toi dans mon corps, vers le renard et la fouine.

Voilà qu'il s'y fourre et voilà le mijolet parti, marche, marche...

Quand il a été bien loin, il rencontre une rivière qui descendait.

— Bonjour, commère la rivière.

— Bonjour, compère le mijolet avec le loup, le renard et la fouine dans ton corps.

— Tiens, qui donc qui t'a dit ça ? Tu vois bien que je ne pourrais pas les porter ! Et puis, ils ne pourraient pas y tenir !

— Oh ! ça ne fait rien, je sais bien que tu les as tous les trois. Mais en causant, je vois que tu es tout triste. Où vas-tu donc comme ça ?

— Je vais dans le domaine, là-bas, chercher ma bourse. Si tu veux venir avec moi, tu me rendras un grand service.

— Ah ! j'essayerais bien, mais ce n'est pas sûr que je puisse y arriver, comme ça monte !

Les voilà partis, mais comme ça montait, la rivière ne put pas marcher. Le mijolet la fait entrer dans son corps et continue sa marche.

Quand il fut arrivé dans la cour, la servante qui était sur la porte courut y dire à sa maîtresse :

— Voilà le mijolet qui vient chercher sa bourse ! *Quoi que nous allons donc en faire ?*

— Nous allons toutes mettre nos volailles dans le même toit et nous allons l'y faire coucher. Toutes les volailles vont le frapper à coups de bec et il sera bientôt mort.

Quand le mijolet fut au poulailler, voilà les poules, les coqs, les dindes qui le frappent à coups de bec. Il n'en pouvait plus, alors il dit :

— Fouine, fouine, sors de mon corps ou nous sommes tous perdus !

La fouine sort et elle tue toute la volaille. Ensuite le mijolet la fit rentrer dans son corps. Le lendemain, la servante alla ouvrir la porte plus matin que de coutume. Elle avait hâte de savoir si le mijolet était mort ; quand elle ouvrit la porte, le mijolet se mit à chanter. Elle fut surprise de voir toutes les volailles mortes. Elle courut y dire à sa maîtresse ;

— *Quoi donc que nous allons en faire ?*

— Cette nuit, on le fera coucher vers les cochons gras. Ils vont bien nous en débarrasser !

Quand il fut vers les cochons, ils auraient eu bientôt fait de le tuer. Alors le mijolet appela :

— Loup, loup, sors de mon corps ou nous sommes tous perdus !

Le loup sort et il tue les cochons.

Le lendemain matin, le porcher alla chercher les cochons. Il les trouva tous étendus morts. Il alla y dire à sa maîtresse. Elle s'écria :

— Ah ! que nous avons donc de malheur !

La servante lui dit :

— Il ne faut pas tant vous tourmenter. On le fera coucher cette nuit avec les bœufs. À coups de pieds, à coups de cornes, ils finiront bien par le tuer.

Quand il fut dans l'écurie avec les bœufs, il appela le loup et le renard en leur disant :

— Loup et renard, sortez d'mon corps ou nous sommes tous perdus !

Voilà le loup et le renard sur les bœufs et ils ont bientôt fait de tous les tuer.

Le lendemain matin, quand le domestique alla donner à manger aux bœufs, il les vit tous étendus morts sur la litière. Il va le dire au maître :

— Tous les bœufs sont morts, mais le mijolet n'est pas mort. Quoi donc faire de ce mijolet ?

Le maître dit :

— Ce soir, on le mettra à coucher vers les chevaux. Peut-être qu'ils le pourront tuer.

Le soir arrive ; on mène le mijolet vers les chevaux. Dès qu'ils l'ont vu, ils se jettent sur lui à coups de tête, à coups de pieds. Le mijolet ne savait plus où se mettre. Tout à coup il appelle :

— Loup, loup, sors de mon corps ou nous sommes tous perdus !

Le loup sort et tue tous les chevaux.

Le lendemain matin, le charretier croyait trouver le mijolet mort. En ouvrant la porte, le mijolet se mit à chanter. Le charretier entra dans l'écurie et il vit tous les chevaux morts. Il alla bien vite le dire à la maison. Ils étaient tous désolés. Ils dirent :

— Il faut que nous tâchions de le prendre. On le mettra dans le four avec beaucoup de paille. On le fera brûler.

Ils prirent le mijolet et le mirent dans le four. La servante alluma le feu. La fumée et la flamme arrivaient vers le mijolet quand il pensa à la rivière. Il cria :

— Rivière, rivière, sors de mon corps ou nous sommes tous perdus !

La rivière sort et s'écarte partout. La maison fut bientôt pleine. Elle entraînait tout le mobilier, les chaises, les tables, les lits. Personne n'y pouvait rien. Alors le maître dit au mijolet :

— Ôte ta rivière, je vais te rendre ta bourse de cent écus.

Le mijolet dit :

— Rivière, rivière, rentre dans mon corps.

Et la rivière est rentrée dans le corps du mijolet et il est sorti du four. On lui rendit sa bourse. Il compta pour savoir si on ne le trompait pas et il est revenu vers sa maîtresse lui apporter la bourse qu'il avait trouvée sur le fumier.

PIERRE et MARIE⁶. [BRIFFAULT]

⁶.La seconde partie est de l'écriture de François Briffault et non de Marie, comme l'a indiqué G. Delarue.